Le Fou

des Isles Ste.-Marguerite,

ou

Avis au Public,

et principalement au Tiers-Etat,

De la part

du Commandant du Château des Isles de Sainte-Marguerite, et du Médecin, et du Chirurgien du même lieu.

Du 10 Novembre 1788.

Case FRC 3972



Se vend

AUX ISLES Ste.-MARGUERITE;

et se distribue gratis

A PARIS,

chez ROBIN et Compagnie, au Palais, à l'Enseigne des fausses-balances.

1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

Le Fou
des Isles Sainte-Marguerite.

NOUS croyons devoir avertir le Public, que vers les derniers jours du mois de septembre de la présente année 1788, nouveau style, il s'est évadé de notre château des Isles de Sainte-Marguerite, un pauvre fou qu'on y détenoit depuis quelques mois, pour travailler à sa guérison que déjà même nous osions espérer.

Quand on nous l'envoya, sa fureur étoit extrême et son babil intarissable. Mais depuis quelque temps il paroissoit plus paisible, et il étoit un peu moins loquace, il entendoit par intervalles la raison chez les autres ; quelquefois il la parloit lui-même, et pourvu qu'il ne s'échauffât point trop, il sembloit un homme à-peu-près comme un autre.

Nous le visitions souvent ; nous conversions doucement avec lui : la pitié pour son mal, et l'espoir de sa guérison intéressoient même

tous nos voisins. Enfin, trompés par ces fausses lueurs, nous lui accordâmes malheureusement la liberté de sortir du château ; et d'abord il n'en abusa pas ; il revint fidèlement. Mais le 21 septembre 1788, notre fou s'échappa tout de bon. En vain le fîmes-nous chercher dans l'Isle ; bientôt nous apprîmes qu'il avoit passé en terre ferme.

Nous avons fait, comme notre devoir l'exigeoit, toutes les perquisitions imaginables pour nous ressaisir de sa personne, mais toujours inutilement ; il semble fuir devant nous d'une ville à l'autre : nous arrivons toujours trop tard, et nous n'avons que la douleur d'entendre raconter aux petits et aux grands, aux enfans comme aux vieillards, toutes les folies que notre prisonnier fait en public, dans les villes où sa tête malheureuse le promene.

Nous sommes enfin forcés de supplier les maires et consuls, les officiers de la maréchaussée, les magistrats chargés de la police, en un mot tous les hommes constitués en dignité, de nous prêter main forte et bon secours, pour faire cesser le scandale universel, nous remettre en possession de notre malade, et le ramener de nouveau dans notre château des isles de Sainte-Marguerite, jusques à parfaite guérison.

Mais afin de mettre tout le monde en état de reconnoître et d'arrêter le personnage en question, nous allons donner le signalement, non de sa personne, mais de sa folie.

Car enfin, par un de ces caprices communs dans la nature, il ne seroit pas impossible qu'un homme sage, un magistrat supérieur même, eût avec cet insensé, un rapport extérieur seulement de ressemblance, et qu'arrêté par méprise, l'homme sage, le magistrat supérieur, fût exposé à une avanie dont nous ne pourrions jamais nous consoler.

Nous nous contenterons donc de bien caractériser la folie de notre fugitif: c'est un moyen de le reconnoître, moins équivoque que le meilleur portrait; car le visage de notre fou est très-mobile, au lieu que sa folie est très-fixe.

Cette folie est toute des plus extraordinaires. Il paroît d'abord, pour peu qu'on l'observe, que c'est la vanité qui a tourné la tête de ce pauvre homme : ses yeux et sa maniere de regarder fiérement; son front et sa maniere de le plisser par forme d'insolence; sa bouche à levres dédaigneuses, tout annonce, avant qu'il parle, le caractere de sa démence.

Mais à peine a-t-il parlé, que la cause de sa folie éclate à chaque parole. Tantôt il soutient qu'il est Démosthene; d'autres fois, mais plus rarement, il se croit Cicéron. Il lui arrive fréquemment d'avancer qu'il est un grand homme d'état; et il parle comme s'il avoit un vaste empire à gouverner, et même à réformer.

Dans ses accès de folie, il s'explique avec une chaleur violente et une abondance funeste. Tant qu'il parle, le pauvre homme est profondément persuadé que tout le monde admire; et toujours il confond l'admiration avec la pitié.

Mais la plus étonnante folie, celle qui lui est le plus propre, qui le quitte rarement, et qui le caractérise singuliérement, c'est de se croire M. *d'Eprémenil*, ce fameux conseiller au parlement de Paris, si célebre par sa sagesse profonde, par sa modération imperturbable, sa douce majesté, son patriotisme modeste, son courage prudent, le Caton du sénat de Paris, et l'Aristide de l'aréopage de la France. Que dirai-je encore? cet homme si distingué par ses connoissances ineffables dans les mysteres de Schwendenborg et des Cagliostro; cet homme enfin orné de tou-

tes les qualités qui font la perfection du magistrat et le *nec plus ultrà* de la sagesse humaine.

Le bruit courut dans notre isle, je ne sais pourquoi ni comment, que M. d'Eprémesnil alloit y venir passer ses vacances. (Où étoit l'apparence qu'un conseiller nous fît l'honneur de venir de Paris en féries à nos isles de Sainte-Marguérite, tout agréables qu'elles sont ?) Quoi qu'il en soit, cette misérable nouvelle vint à frapper les oreilles de notre fou ; et dès cet instant, il s'appliqua le personnage de M. d'Eprémenil, et se l'incorpora si bien, que tous nos efforts, tous nos raisonnemens, n'ont jamais pu le ramener à lui-même.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette singularité, que l'homme le plus fou crût être l'homme le plus sage; et quand nous voyions cet écervelé se pavaner comme s'il eût été M. d'Eprémenil, il nous sembloit voir un vicaire de village dont la folie est de se croire le pape.

Mais ses actions même le feront mieux connoître que tout ce que nous pourrons dire ; et nous allons les raconter tout simplement. S'il faut en croire nos correspondans en différentes villes du royaume, (et il faut les croire,) notre fugitif parut d'abord, après sa mal-

heureuse évasion, à Toulon, et toujours sous le nom de M. d'Eprémenil qu'il se laissoit donner, et qu'il prenoit familiérement lui-même.

A ce nom respectable, on juge bien que les bons citoyens, les curieux sur-tout, se presserent en foule autour de celui qui osoit le porter. Prévenu, recherché de toutes parts, il fit par-tout éclater sa folie en cent manieres. Mais elle ne fut jamais plus remarquable qu'à souper chez M. M***, intendant de la marine : le repas étoit nombreux ; les officiers les plus distingués de la marine, les premiers citoyens de la ville invités d'avance, s'étoient rendus avec l'empressement de la plus vive curiosité. Tous attendoient en silence les oracles du prétendu M. d'Eprémenil : mais pourroit-on se figurer l'étonnement des convives, quand tout-à-coup on entendit sortir de la bouche de l'oracle une déclamation violente contre M. Necker, l'espoir de la France, l'ami du peuple ; et bientôt après des éloges pompeux de la convocation des états-généraux sur le pied de 1614, demandés par le parlement de Paris ; convocation qui a perdu pour jamais le parlement dans l'esprit de la nation, et qui peut perdre dans le plus long avenir la nation elle-même.

A ces propos les convives se regardent; on croit rêver ; on écoute encore, on entend les mêmes discours. On se regarde de nouveau : quelques-uns levent les épaules ; d'autres, plus discrets se contentent de sourire. On entendit des convives qui disoient : *ah ! le pauvre grand homme* ! Mais le plus grand nombre plus sincere disoit *le maître fou* ! Enfin, tous se demanderent à l'oreille : *est-ce bien-là M. d'Eprémenil ?* Ce doute circulant et croissant, déjà quelques officiers de marine qui s'étoient retirés dans un coin, jugeoient qu'il seroit très-expédient de profiter de la commodité du voisinage pour jeter ce *quidam* dans la mer, attendu qu'il y avoit évidemment un peu de rage envieuse dans son fait : mais heureusement l'haleine lui manqua ; il se retira, et ne se jeta que dans son lit.

A Aix, ville capitale de Provence, comme on sait, et ville de parlement, ce furent mêmes méprises, mêmes folies, même étonnement ; et ce qui est bien remarquable, le parlement même y fut attrapé : on prétend que notre fou y siégea en robe et en bonnet quarré. Notre étonnement à nous, c'est qu'un tel vêtement ne l'ait pas guéri sur l'heure et

rendu sage pour toujours : il faut assurément que sa folie soit bien enracinée.

C'étoit au fond une chose bien plaisante, il faut en convenir, de voir un fou; sous le nom d'un magistrat célebre, se faire regarder et suivre dans les rues, attirer la foule aux spectacles, et qui pis est, y recevoir publiquement des couronnes avec des applaudissemens d'un sage et judicieux parterre.

Malgré le chagrin que cette déplorable et ridicule aventure nous a causé, nous avouons que nous ne pouvons nous empêcher de rire toutes les fois que nous pensons un peu de suite au singulier personnage de notre prisonnier, à tout ce que disoit et faisoit ce faux d'Eprémenil, tandis que le véritable d'Eprémenil, simple et modeste comme le vrai mérite, fuyant le tumulte et les vains applaudissemens, comme il convient au sage; dédaignant sur-tout ceux d'une populace de jeunes insensés; et satisfait de sa propre conscience; citoyen généreux, et bien supérieur aux petits intérêts de corps où les grandes ames ne se renferment jamais; pleurant sans doute amérement sur la plaie mortelle que la main de son parlement venoit de faire au tiers-état avec le poignard de

1614, se prépare sans doute, à la rentrée prochaine de ce parlement, à désavouer, à foudroyer, avec son éloquence extraordinaire, cette odieuse démarche; travaillant, méditant, écrivant dans le secret; en un mot, aussi caché que sa gloire est publique. Nous le répétons : quel homme assez grave auroit pu se retenir de rire en songeant au singulier contraste entre le faux et le véritable d'Eprémenil ; entre le rôle de notre fou et la conduite du vrai sage ? Voilà, nous disions-nous, (car l'habitude de garder des fous nous a rendu raisonnables et même un peu philosophes) ; voilà les jugemens humains : tel est cru fou, qui cependant est sage ; et bien plus souvent, tel est cru sage, qui cependant n'est qu'un grand fou.

Mais poursuivons l'histoire de celui-ci, et ne laissons rien ignorer qui puisse le faire reconnoître. Nous avons appris qu'après avoir proprement recueilli, rangé et fait un paquet de ses couronnes de Provence, à peu-près comme un botaniste scrupuleux recueille, range et plie dans son herbier les feuilles de ses plantes, notre prisonnier partit avec son petit butin qu'il ne perdoit pas de vue.

D'Aix à Lyon, nous n'avons rien pu recueillir de certain. Mais si nous avons été peu instruits des folies de sa route, nous ne le sommes que trop en récompense de celles qu'il a faites à Lyon : ce fut son plus grand théâtre ; et tout ce qu'on nous a rapporté, a bien augmenté nos remords pour notre malheureuse imprudence.

Si pourtant quelque chose pouvoit nous consoler en nous excusant, c'est après tout, la précipitation et le peu de discernement de cette ville, qui devroit bien y regarder à deux fois avant de distribuer des couronnes en plein théâtre. Caron saura que notre malade, [toujours en qualité de M. d'Eprémenil,] fut couronné à la comédie de Lyon avec plus d'éclat encore qu'à celle de la ville d'Aix.

Nous prendrons ici la liberté, puisque nous y sommes, de faire une petite digssion, et de rappeller à messieurs les lyonnois le mot d'un ancien, lequel disoit, si la mémoire ne nous trompe : *qu'il n'aimoit point les statues en escadron.* Nous doutons beaucoup que cet ancien eût aimé davantage *les lauriers en forêts* ; et certainement il faut que

ces messieurs de Lyon aient des forêts de lauriers : car nous les supplions de se rappeller qu'ils ont couronné M. le Kain, qu'ils ont couronné Mlle. Sainval, qu'ils ont couronné M. Larive, qu'ils ont couronné Mlle. Saint-Huberti, qu'ils ont couronné Mme. Dugazon, etc. ; qu'après avoir couronné tant de comédiens, couronner un magistrat à la comédie, c'est encore une autre comédie, et qu'enfin, tant de couronnes ne couronnent plus.

Nous ferons encore à ce sujet très-respectueusement observer au parterre de la même ville de Lyon, que nous ne connoissons qu'un seul personnage que des hommes sages puissent couronner de lauriers, sans examen et sans contestation : c'est un *jambon.*

Et nous ajouterons, qu'à tout considérer, le parterre auroit bien mieux fait de mettre, s'il l'avoit pu, du plomb dans toutes les têtes qu'il a couronnées, que des lauriers par-dessus.

Et sur cela nous oserons proposer (nous prions d'excuser la longueur de cette digression), nous oserons, disons-nous, proposer à messieurs les prévôt des marchands et échevins de la ville de Lyon, un projet d'autant

meilleur, que cette ville est célebre par son collége de chirurgie.

Il s'agiroit donc à l'avenir, toutes les fois qu'on se proposeroit de couronner une tête quelconque, d'envoyer auparavant une députation composée de quatre chirurgiens et quatre médecins les plus habiles, à l'effet de visiter, vérifier, même sonder, si besoin est, ladite tête; faire leur fidele rapport de l'état où ils l'ont trouvée, d'après lequel le conseil de ville, assemblé extraordinairement, détermineroit finalement la question de la couronne.

Ce qui arriva après le couronnement de notre pensionnaire fugitif, ne justifie que trop la vérité de nos observations, et la sagesse de notre conseil.

En effet, à peine le falsifié d'Eprémenil fut-il couronné, que messieurs les lyonnois auroient bien voulu tenir encore leur couronne, ou la retirer, ou plutôt mettre des chardons à la place des lauriers : mais il n'étoit plus temps; et notre personnage n'étoit pas homme à se dessaisir d'une couronne : on l'auroit tué sur la place; et plutôt que de rendre une feuille de laurier, il l'auroit mâchée, avalée, digérée, afin de se l'incor-

porer. Voici donc ce qui se passa aussitôt après ce malheureux couronnement.

On observa que le simple contact de la couronne sur la surface extérieure et supérieure de son crâne, lui causa presque subitement un redoublement sensible de folie. D'abord il sembloit que ce n'étoit qu'une douce ivresse ; mais bientôt les vapeurs attirées au sommet de la tête par le magnétisme de ces feuilles de laurier, lequel est très-violent, comme on sait, y formerent sans doute comme un nuage épais qui vint se résoudre incontinent en un torrent de paroles ; à peu près comme les vapeurs qui s'élevent de la terre se résolvent en pluie, et forment des torrens qui ravagent nos campagnes.

Le torrent des paroles de notre écervelé auroit bientôt ravagé toutes les campagnes de France, si le roi l'eût voulu laisser faire, car il se mit à prêcher à Lyon, comme ailleurs, contre M. Necker, et pour ce funeste évangile de 1614, selon le parlement de * Paris. On peut donc juger du bel effet

(*) On sait assez qu'il y a certains Evangiles, appelés Evangiles de l'enfance, généralement réprouvés comme apocriphes et dangereux ; de même l'Evangile de 1614 est regardé par les trois quarts et demi des hommes sensés du royaume, comme l'Evangile de l'enfance de la nation, et par conséquent comme très-apocriphe, et rempli des plus funestes erreurs.

de la prédication du supposé d'Eprémenil. D'abord on se fit la question commune : *mais est-ce bien là M. d'Eprémenil?* Ensuite on se fit la réponse commune : *non, c'est un fou.* Mais bientôt tout l'auditoire fut saisi de la plus vive indignation contre l'insolente prédication de ces hérésies si funestes au salut de la nation; et peu s'en fallut, nous écrit-on, que les chers auditeurs ne profitassent de la commodité du Rhône à Lyon, comme les officiers de marine avoient été tentés de la commodité de la mer à Toulon.

C'est grand dommage assurément que messieurs les lyonnois n'aient pas effectué leur premier mouvement : car les bains du Rhône ont une grande réputation dans les affections de folie. Malheureusement le malade ne laissa pas à ces messieurs le temps d'une seconde réflexion ; et, selon l'usage des fous inquiets, turbulens, qui ne s'arrêtent guere, celui-ci, ses couronnes pliées, emballées, partit dès le lendemain croyant en son ame tout Lyon ravi de lui, parfaitement revenu sur le mérite de M. Necker, et bien converti sur l'évangile de 1614.

Le bruit public nous a depuis appris qu'on l'avoit vu à Moulins en Bourbonnois, ensuite

à Paris même. Nous avons écrit en ces deux villes, et nous attendons des réponses.

Parmi les éclaircissemens que nous avons demandés et reçus de tous côtés, sur le personnage dont il s'agit, nous ne pouvons passer sous silence l'aventure, quoiqu'un peu ancienne, qui nous a été écrite de Bordeaux. Nous la raconterons comme une des plus tristes preuves de la foiblesse de la raison humaine, et de la misere de notre espece.

On nous écrit donc, qu'un jour à Bordeaux on l'a vu, en plein midi, se promener dans les rues sur un char magnifique, où il avoit placé un énorme baquet rempli d'eau. L'insensé s'étoit fourré dans ce baquet jusques au cou; ses bras étoient en l'air, et gesticuloient avec violence. D'une main il tenoit une longue baguette de fer en guise de sceptre; de l'autre, avec ses doigts étendus il menaçoit le soleil de l'arrêter tout court. On l'entendoit crier à pleine tête qu'on m'amene des boîteux, et je les ferai marcher; des aveugles et je leur rendrai la lumiere; des pulmoniques, et je les ferai respirer; .... des morts, et je les ressusciterai. Il ajoutoit, qu'il feroit sauter les montagnes, et, s'il le vouloit bien fort, faire danser la lune avec le soleil.

Que tout dépendoit d'être volontaire, et que pour lui, à force de vouloir être le premier homme du monde, il l'étoit incontestablement devenu. Et il ajoutoit encore, en renflant sa voix : *or*, *Messieurs*, *si je suis comme je vous l'ai prouvé* ci-dessus, *le premier homme du monde*, *n'est-il pas évident que vous devez croire tout ce que je vous dirai* ci-dessous ?

Et pour lors il se mettoit à dire des choses tellement extravagantes, que tous les gascons s'en alloient en riant du grand-homme *ci-dessus*, et des vérités *ci-dessous*.

En voilà trop peut-être sur les actions de notre infortuné prisonnier. On peut aisément comprendre à présent à quel point il nous importe de le ressaisir, pour le repos public et notre honneur.

Nous ne nous dissimulons point (car nous sommes séveres pour nous-mêmes,) tous les reproches qu'avec justice on peut nous faire de toutes parts pour le scandale que cet homme a causé.

A la vérité, nous savons bien que les hommes sages n'ont fait qu'en rire : mais nous savons aussi qu'il ne manque pas de cœurs de travers, d'esprits mal faits, qui tous ont

fait semblant de croire que ce pauvre homme étoit le véritable M. d'Eprémenil, qui l'ont soutenu, qui le soutiennent encore ; et pourquoi ? par haine pour l'état. Ces citoyens pervers voudroient lui enlever son soutien et sa gloire, en déshonorant l'illustre Magistrat.

Nous n'ignorons pas non plus que les partisans secrets de MM. de Brienne et de Lamoignon, [car ils en ont encore,] tiennent aussi pour l'affirmative. Par-tout ils vont, criant : que voilà pourtant ce M. d'Eprémenil, qui avoit tant décrié des hommes cent fois plus sages que lui ; et qu'il faudroit, en bonne justice, le fermer à Sens dans l'hôpital des fous, en lui donnant M. l'archevêque pour confesseur, et M. de Lamoignon pour curateur.

Enfin, nous ne connoissons que trop l'anathême de l'évangile qui a réprouvé la pierre de scandale. Il est bien vrai, qu'à proprement parler, ce n'est pas nous qui sommes cette pierre : mais enfin nous l'avons laissé sortir de notre carriere, et la faute est grieve . . . . Nous supplions donc tous les honnêtes gens, tous les citoyens sur-tout du tiers-état, de nous aider à la réparer, en saisissant notre déserteur pour le remettre en

tre nos mains ; et nous nous engageons solemnellement envers le public, à faire à l'avenir si bonne garde, qu'il ne sortira plus qu'à bon escient.

Voici donc la conduite que nous prenons la liberté de proposer, sur-tout aux magistrats chargés de la police des villes du royaume. Ce seroit de bien faire observer, par leurs espions, tous les passans à physionomie inconnue et suspecte ; d'observer, sur-tout, les visages fiers et visans à la morgue ; de s'emparer des étrangers qui parlent excessivement et avec transport ; de toutes les personnes qui ont l'air de se croire des personnages ; enfin, de tous ceux qui auroient le front chauve et le chef brûlant à force d'avoir porté des couronnes .Nous les supplions de les faire arrêter, sur-le champ, pour les interroger dans les 24 heures selon les ordonnances.

Voici maintenant les principales questions qu'il seroit à propos de faire, afin de reconnoître notre fou à des indices certains ; car il s roit bien fâcheux de se méprendre, et de compromettre un homme de bon sens.

D'abord, on peut sans risque demander à tout inconnu suspect, *s'il se croit l'homme de la terre le plus célebre* ? Et s'il dit ou fait en-

tendre nettement qu'il le croit ainsi, c'est déja un préjugé très-fort que cet inconnu pourroit bien être notre fou.

On peut ensuite lui faire une question plus topique, et demander à l'inconnu : *si, par exemple, il se croit plus d'esprit que Voltaire?* si l'inconnu suspect ajoute vivement; *et plus que Jean-Jacques, et plus qne Montesquieu, et plus que M. Necker, et plus que* .... qu'on ne lui en laisse pas dire davantage, car il nommeroit toute la terre : mais on peut bien se dire qu'il y a cent contre un à parier que c'est l'homme que nous cherchons.

Voici une autre question bien délicate et bien décisive. Il s'agit de demander au personnage qu'on soupçonne : s'il n'auroit point quelque affinité, ou s'il n'est point ami ou débiteur du *bourgeois de Paris*, qui coupa la tête de M. de Lally sur un petit théâtre en place de Grêves?

Après cette question nous supplions messieurs les magistrats de police d'examiner et d'écouter soigneusement leur inconnu..... Si au nom seul de M. de Lally, il entame un plaidoyer mortel pour démontrer que rien n'est si inutile au corps humain que la tête, soutenant que son

ami *le Beourgeois de Paris* a très-bien fait de retrancher celle de M. de Lally; ajoutant encore qu'il est prêt à donner la sienne pour le maintien de cette vérité : oh! pour le coup ce sera notre insensé; le fait est sûr; et nous supplions messieurs les magistrats d'en avoir pitié, et de faire sur-le-champ répandre sur son crâne à nud quelques pintes d'eau très-fraîche afin d'appaiser cet accès de folie barbare, et de lui rendre un peu l'usage de la tête qu'il veut faire couper aux autres.

Si malgré ces indices pressans, la prudence de messieurs les magistrats exigeoit une plus grande conviction, il leur seroit bien facile de l'acquérir par d'autres interrogations péremptoires. . . . . . Les plus décisives seront celles qui roulent sur le roi, le gouvernement, les parlemens, ce qu'on appelle *la grande politique*: ce sont les principaux points de la folie de notre échappé.

Par exemple nous prenons la liberté d'exhorter messieurs les magistrats de police à lui demander ce qu'il pense de la nature du gouvernement françois, s'il le croit despotique, ou monarchique, ou démocratique.

On observera bien sa réponse: et dans le

cas où l'inconnu répondroit que notre gouvernement n'est *ni despotique*, *ni monarchique*, *ni démocratique*, mais *aristocratique* : on peut dire à coup sûr qu'on le tient.

Cependant, ne fût-ce que pour réjouir un peu messieurs les magistrats, ils peuvent le pousser et demander encore, mais en gardant bien leur sérieux : . . . . . Si cette aristocratie françoise ne réside pas uniquement et essentiellement dans les treize parlemens de France, et dont celui de Paris est le chef-d'œuvre ?

Alors on verra son visage s'épanouir comme celui d'un *bienheureux*. Cette question seule le transportera : il sautera d'allégresse ; messieurs les magistrats riront en eux-mêmes, et se diront : *le voilà*.

Mais, pourroit-on ajouter [toujours pour s'amuser innocemment] cette aristocratie des treize parlemens, n'étant ni élective, ni héréditaire, est donc purement vénale ; d'où il suit qu'au moyen de cinquante ou soixante mille livres de prix d'office, et six ou sept mille pour les frais de provisions, on est pourvu très-légitimement d'une charge de souverain des trente gouvernemens de France ; charge même qui ennoblit en cas de besoin, ce

qui est toujours bien agréable pour un souverain roturier.

Si messieurs les magistrats interrogeans veulent bien s'étudier à tenir leur sérieux, en faisant cette comique question, ils verront le fou dont il s'agit, relever la tête et le menton, prendre le maintien majestueux et le sourcil de Jupiter dont parle Homere: notre fou croira régner ; mais, je le répete, il faut bien se garder de rire ; sans quoi la majesté se changeroit en fureur, et le seigneur Jupiter prendroit son tonnerre.

Nous devons même à ce propos faire observer à messieurs les magistrats, qu'il seroit bien dangereux de parler à notre malade de certains sujets et sur certaines matieres, tels, par exemple, que la cour pléniere, et M. de Brienne, *futur* cardinal, et M. de Lamoignon, garde-des-sceaux *passé*.

Du moins, si l'on veut essayer de l'interroger sur ces sujets, il faut prendre de bonnes précautions, avoir des gardes sûrs, de forts liens ; car, dans sa fureur, c'est un Samson.

Mais on pourroit sans péril se donner le plaisir d'une expérience fort innocente : il s'agiroit seulement, quand on le verroit passer

ser dans une rue, de le faire suivre par un espion intelligent (comme il y en a beaucoup), lequel, à une distance raisonnable, prononceroit derriere lui, à haute voix, les mots *Brienne* et *Lamoignon*. Ce petit stratagême badin, qui sert à découvrir les masques dans un bal, servira merveilleusement à reconnoître cet homme qui s'est avisé de se masquer en *d'Eprémenil*; car s'il se retourne subitement aux mots de *Brienne* et de *Lamoignon*, avec des yeux ardens comme des charbons, avec une bouche écumante et convulsive, avec des bras qui s'agitent dans tous les sens; assurément la preuve est parfaite. Les Parlemens qui sont si sages, ont fait souvent pendre à moins; et l'on peut, sans marchander davantage, arrêter ce vagabond.

Seroit-il possible qu'on voulût encore un autre indice? qu'on lui parle de M. Necker, et si l'on voit soudain s'allumer dans ses yeux creux le feu sombre de l'envie; s'il assure qu'il a dans son cœur mille fois plus de vertus, et dans sa tête un million de fois plus d'arithmétique et de logique que M. Necker; hélas! c'est bien notre malade, c'est le d'Eprémenil apocriphe.

C'est assez, et nous terminons ceci par un

dernier moyen que nous proposons seulement pour combler la mesure de la prudence : nous proposons donc d'interroger tout inconnu dont on se défiera sur la convocation des états-généraux sur le pied de 1614.

Si l'interrogé rougit d'abord de pure honte à cette question, et s'il essaie ensuite de noyer et d'entraîner, pour ainsi dire, cette honte dans un torrent de paroles ; messieurs les magistrats de police peuvent sans tarder nous envoyer ce babillard honteux, afin de le guérir ou de l'enfermer pour toujours.

Tant d'indices, pour reconnoître notre prisonnier, étoient au fond bien inutiles: hélas! il n'est que trop facile à distinguer. La folie lui sort par les yeux, par la bouche, par tous les pores ; et comme on dit très-bien qu'*odeur de saint se répand à la ronde* ; on peut ajouter qu'*odeur de fou se répand encore plus loin*.

Comment notre *pseudonime* d'Eprémenil pourroit-il échapper? lui, dont les yeux avertissent tous les passans de le regarder; lui, qui, s'il parloit dans la buvette du parlement de Paris, assourdiroit toutes les voûtes du palais ; lui, qu'on a vu monter une fois sur le clocher d'une église pour prêcher contre la toléran-

ce, et qui jettoit (ce qu'il y a de pis,) des pierres aux passans qui se moquoient de lui et ne vouloient pas s'arrêter pour l'écouter.

Nous sommes donc dans une juste confiance qu'avant peu nous serons réintégrés dans la possession de notre prisonnier malade, et que nous pourrons cette fois employer nos soins et nos remedes avec plus de succès que la premiere ; mais bien résolus, quoi qu'il arrive, à le garder jusqu'à sa mort, plutôt que d'appliquer, pour guérir sa misérable tête, le remede du *bourgeois de Paris*, dont nous avons parlé ci-dessus : topique infaillible à la vérité, mais toujours dangereux.

Il ne nous reste plus en finissant, qu'à présenter les plus humbles excuses au véritable M. d'Eprémenil, pour toutes les impertinences que notre malheureux prisonnier s'est avisé de faire sous son respectable nom. Mais nous espérons tout de l'indulgence de ce magistrat illustre : il sait bien qu'après tout, un fou n'est qu'un fou; et que les hommes sages tels que lui, ne doivent pas plus s'irriter de ce que fait un fou, qu'ils ne s'avisent de croire ce qu'il dit; et qu'enfin, le mépris est le salaire de la folie, comme le respect est le prix de la sagesse.

FIN.

769